

Entretien avec Madeleine Forcier GRAAF d'hier à demain

Louise Poissant

Volume 40, Number 165, Winter 1996–1997

Les trente ans de GRAAF

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Poissant, L. (1996). Entretien avec Madeleine Forcier : GRAAF d'hier à demain. *Vie des arts*, 40(165), 21–23.

ENTRETIEN AVEC MADELEINE FORCIER

GRAFF

D'HIER À DEMAIN

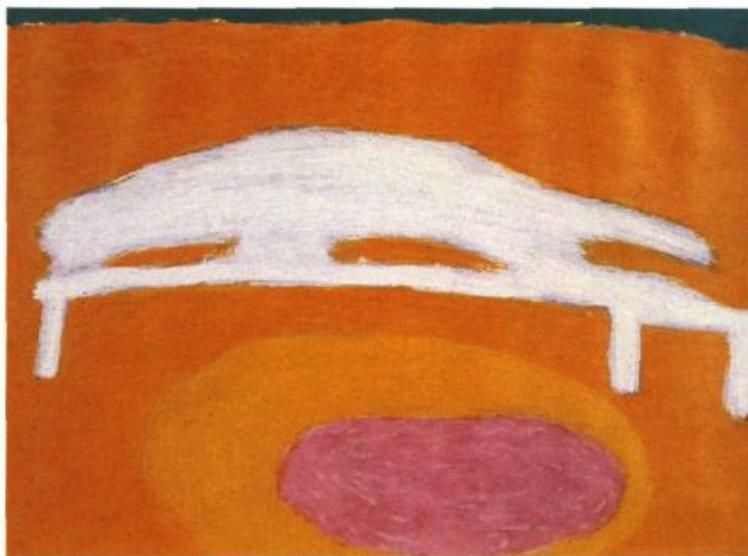
Entrevue menée par Louise Poissant

DOSSIER
LES TRENTE ANS DE GRAFF

■ J'ai rencontré Madeleine Forcier, directrice de Graff en septembre 1996 pour recueillir auprès d'elle, témoin de la première ligne et de la première heure, des éléments prélevés sur le vif d'une tranche récente de l'histoire de l'art au Québec. Graff a vu défilez plusieurs centaines d'artistes au cours des trente dernières années. Certains d'entre eux comptent parmi les plus marquants. Graff a aussi contribué de façon déterminante au renouveau de la gravure et à la reconnaissance, sur la scène internationale, de l'art qui se fait ici. Enfin, Graff, le plus ancien regroupement d'artistes au Québec, a su surmonter les remises en question et les crises économiques en trouvant et en inventant des solutions inédites.



Vernissage de l'exposition *Collection de l'Atelier* (1972)



Robert Wolfe
Aux mânes domestiques, 1995
 Sérigraphie rehaussée
 56 x 76 cm

Louise Poissant : *Graff a été et continue d'être un lieu déterminant en recherche et développement de l'estampe. À quoi peut-on attribuer son influence ?*

Madeleine Forcier : Depuis le début, Graff s'est développé comme un lieu où il était possible de faire de la recherche sans ingérence, dans une atmosphère d'atelier libre. Et ce principe demeure, on n'a pas à être associé à une école ou à une esthétique pour travailler aux ateliers Graff. C'est précisément cette ouverture d'esprit qui a marqué Graff parce qu'elle a permis une production très variée. Ce que l'on a qualifié d'esprit Graff, c'est aussi un grand dynamisme et le désir de relancer la gravure à travers des événements parce que malheureusement ici la gravure a souvent été qualifiée d'art mineur. Comme s'il pouvait exister des arts mineurs ! Il y a des œuvres majeures et mineures dans toutes les techniques. On oublie trop souvent (ou on ignore) que l'estampe n'est pas un moyen de reproduction comme elle l'était à l'origine, c'est un médium autonome.

LP : *Comment cette conversion de la gravure s'est-elle opérée ?*

MF : Il faut se replacer dans le contexte des années 60 où de jeunes artistes dont les œuvres, pour la plupart, avaient des correspondances avec le *Pop Art* américain, désiraient un art plus démocratique c'est-à-dire au contenu très accessible. Par la gravure, l'art contemporain est devenu plus facile d'approche, non seulement grâce aux thématiques choisies mais aussi grâce à la multiplication de l'image et donc à l'accessibilité offerte à un plus grand nombre d'amateurs. Pierre Ayot, Gilles Boisvert, René Derouin, Robert Wolfe, Michel Leclair étaient portés par l'influence du *Pop* très présente dans leurs œuvres à cette époque. L'emplacement géographique de

Graff a aussi été déterminant : le Plateau Mont-Royal, un quartier populaire dont les résidents pouvaient côtoyer des artistes et voir leurs œuvres. Quand Graff a organisé des événements qui débordaient à l'extérieur de ses murs, dans la rue Marie-Anne, tout le voisinage prenait part à la fête. On a d'ailleurs, directement et indirectement, reproché à ces artistes du noyau Graff de ne pas être assez intellectuels. Mais justement, leur action n'avait pas de prétention intellectuelle. Ils s'efforçaient de rapprocher la création du public et, par là, ils ont gagné beaucoup d'artistes. Mais, c'est vrai, il y avait une grande simplicité dans leur recherche et dans leur production.

LP : *C'est à cette époque que la gravure s'est développée dans plusieurs directions ?*

MF : À Graff, des artistes travaillaient de façon très professionnelle et orthodoxe, mais on y a aussi toujours fait beaucoup d'expérimentation. Par exemple, Pierre Ayot a installé rue Marie-Anne, au début des années 70, un atelier de sérigraphie photomécanique. C'était une nouveauté. Les œuvres issues du jumelage de la photographie et de la sérigraphie avaient un statut d'estampe originale. En fait, Graff s'inspirait à la fois des ateliers européens où l'on faisait de la lithographie et de l'eau-forte en respectant les normes classiques, et des tendances américaines qui recherchaient une image plus directe ce que permettait la sérigraphie. C'est sans doute ce qui explique

pourquoi on a produit beaucoup de multiples. Les supports aussi ont varié : certains artistes ont imprimé sur du métal, de l'aluminium, du plastique, du vinyle. Ces choix correspondaient à l'esprit du moment qui voulait qu'on utilise des matériaux que l'on qualifiait de pauvres. Tout cela a modifié l'esprit de la gravure qui était parfois perçue comme un peu poussiéreuse et trop académique. Ce sont des interventions de ce type qui ont, au cours des années 60 et 70, contribué à débarrasser la gravure de son image passéiste.

LP : *Graff c'était un regroupement, quelle part ce phénomène de regroupement a-t-il pris dans le renouveau de la gravure ?*



Serge Lemoine, Serge Tousignant, Pierre Ayot, Gilles Boisvert, Monic Brassard, Yvon Cozic (1981)

MF : Le travail en atelier est la plupart du temps très solitaire, c'est pourquoi les artistes en arts visuels ne connaissent que très rarement le dynamisme créé par le phénomène du regroupement. Aujourd'hui, la situation est sans doute différente parce que beaucoup d'entre eux louent des espaces communs. Néanmoins, leurs recherches demeurent très individualistes. Au contraire, la structure de Graff amène des artistes à travailler en groupe ; elle a ainsi suscité et suscite encore un esprit de collaboration. Chaque artiste mène sa recherche de façon autonome, mais la cohabitation, le

partage des lieux et les échanges d'idées font surgir des projets collectifs. Il faut ajouter que la pratique de la gravure amène naturellement une collaboration grâce à la complicité qui existe entre l'imprimeur et l'artiste.

LP: *En tant que groupe, Graff a marqué la pratique et la fréquentation de l'art au Québec. Comment cela s'est-il produit?*

MF: Ce dont il faut se souvenir, c'est que Graff était un peu le prolongement de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Graff a été fondé à cause d'une grève à l'École qui, durant les années 60, était fort différente de ce que sont les départements d'arts visuels des universités aujourd'hui. Je ne prétends pas que c'était mieux; c'était différent. C'était un petit groupe travaillant dans une petite école. C'était un peu comme une famille. Les six ou sept artistes qui se sont installés ensemble pour faire de la gravure, ont repris cet esprit des Beaux-Arts. Graff permettait de prolonger, au-delà des années d'études, cette ambiance de famille en offrant une structure et une atmosphère propices au travail en groupe.

LP: *Comment se fait la gestion de Graff?*

MF: Pierre Ayot a injecté beaucoup d'énergie dans ce projet entre 1966 et 1980, on pourrait même dire jusqu'en 1986 puisque c'est lui qui a organisé l'ensemble des événements entourant les vingt ans de Graff. Quand il a senti que son « bébé » pouvait très bien se développer sans qu'il y consacre une présence quotidienne, il s'est un peu retiré de la gestion. Il est certain que ses idées et sa présence, même si elle n'était plus autant physique, ont continué de se faire sentir, encore maintenant d'ailleurs. Mais je pense qu'à un certain moment, il a eu l'impression d'avoir atteint l'objectif qu'il s'était fixé et qu'il pouvait laisser la tâche à d'autres. Je crois que ce principe d'une direction émanant d'une seule tête a été à la base de la longévité de Graff.

Et de plus, Pierre a toujours su s'adjoindre des collaborateurs auxquels il savait insuffler une partie de son énergie démesurée. Je pense à Francine Paul, Jocelyne Lupien, Jean-Pierre Gilbert, Élisabeth Mathieu, Julianna Joos; ces personnes ont bien voulu « embarquer » dans des aventures qui paraissaient souvent insensées.

LP: *Et maintenant, as-tu l'impression que Graff repose sur toi?*

MF: Eh oui! D'ailleurs, ce n'est pas une impression mais une réalité. L'espace de la rue Rachel, j'en ai suivi toute l'élaboration, j'en connais tous les détails, aussi bien les dossiers des artistes qui y sont passés et qui y sont actuellement que les détails matériels des trois étages de la bâtisse. J'aime bien voir à tout: pour moi c'est essentiel d'être au courant de tout ce qui se passe. C'est une question de responsabilité et d'efficacité. Quant à l'organisation et au fonctionnement général de Graff, je suis très bien secondée par Julianna Joos qui, depuis 1989, coordonne les activités des ateliers et par Julie Turcotte une « jeune et dynamique » historienne de l'art qui depuis deux ans nous assiste.

LP: *Au cours des trente années, vous avez dû traverser des périodes difficiles...*

MF: Il y a eu des hauts et des bas: comme dans la vie. Il est certain qu'une conjoncture économique difficile se fait vite ressentir sur le milieu de l'art. Mais les problèmes financiers forcent à plus d'imagination et de vitalité. Ils amènent aussi à reserrer des liens et à trouver des solutions rapides. Alors sans dire que c'est positif de traverser une conjoncture économique précaire, je pense que si un groupe ou un lieu a vraiment des assises et surtout, s'il a l'intention de poursuivre sa mission, il peut s'en sortir et devenir plus fort. Évidemment cette ambition exige une entente interne exceptionnelle.

Graff est géré par un conseil d'administration dont les membres font tout leur possible pour venir en aide à Graff. Il faut aussi compter sur la collaboration des employés. Au cours de certaines périodes, ils ont dû faire des concessions, donner du temps et faire preuve d'esprit d'initiative largement au-delà de leur description de tâches. Enfin, il y a les artistes de la galerie et des ateliers qui sont occasionnellement mis à contribution. Mais je crois que tout le monde a conscience que l'on travaille au même projet et encore



une fois, malgré les hauts et les bas, j'ai toujours senti cette collaboration. De toute façon, les artistes qui n'étaient pas d'accord avec ce principe ne sont pas restés à Graff. L'esprit Graff ne trouve pas écho chez tous: c'est bien normal.

Mais il est vrai qu'à certains moments, Pierre Ayot et moi, nous avons envisagé d'abandonner. Bien sûr à cause de difficultés financières importantes mais aussi parfois à cause d'une chute de motivation, provoquée par le sentiment que la somme d'énergie déployée n'avait pas d'écho. Il faut se sentir valorisé et trouver une gratification (qui n'est jamais financière) dans ce genre de travail, sinon on abandonne.

LP: *Le climat n'est-il pas plus difficile qu'il ne l'a été dans le passé?*

MF: Non parce que notre expérience passée nous a amenés à consolider et à développer nos appuis publics et privés. Avec le temps, nous avons pu aussi constituer un réseau d'amis, les amis de Graff, qui se répartissent à tous les échelons du monde de l'art. Ces intervenants sont sûrs, nous pouvons compter sur eux car ils croient tous passionnément à l'importance de faire connaître l'art actuel.

Nous avons absolument besoin de nous entourer de gens très énergiques. Telle est la condition primordiale pour maintenir le dynamisme et l'ouverture d'une entreprise comme la nôtre. Cet objectif exige beaucoup d'encouragement tant moral que financier. Et Graff trouve toujours un tel soutien; même après trente ans. C'est bon signe pour l'avenir, non? □